Les femmes

HILTON ALS

Les femmes

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clélia Laventure

LES FEUX
Éditions de l'Olivier

L'édition originale de ce livre
a paru chez Farrar, Straus & Giroux en 1996,
sous le titre : *The Women*.

ISBN 978.2.8236.1487.9

© Hilton Als, 1996.
© Éditions de l'Olivier, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est dédié à ma mère, Marie,
et à Kevin Ward Robbins ;
il est aussi dédié à Darryl Turner
et Moira Hogston – qui sont tous présents.

En route vers la Côte basque, Ahmet [Ertegun, alors président d'Atlantic Records] a dit : « À mon avis, il y a un certain style de rhythm and blues *qui va disparaître, tu vois ?* Got My Mojo Workin'*, etc. Les Noirs sont sans pitié avec leur propre musique. Wilson Pickett a une des voix les plus géniales, non ? Une des meilleures voix rauques du* rhythm and blues. *Mais, pour les Noirs, elle est un peu démodée. À moi, elle me plaît, à toi, elle te plaît, mais plein de Noirs en ont assez. » Ahmet a poursuivi : « Le R&B peut être très artificiel. Tu vois, très répétitif. Je dirais qu'à l'heure qu'il est, le R&B est très artificiel, avec beaucoup d'influences blanches, tu vois ? Et très insipide. Les disques de R&B peuvent être très insipides. "Salut, tout le monde", tu vois le genre ? "Je suis Archie Bell & The Drells", j'en passe et des meilleures. "Et on va danser un peu", et ainsi de suite, pas vrai ? »*

George W. S. Trow,
Contexte sans contexte

1

Jusqu'à la fin, ma mère n'a jamais parlé de sa manière d'être. Elle évitait d'expliquer l'impulsion qui l'avait poussée à émigrer de la Barbade à Manhattan. Elle évitait d'expliquer qu'elle n'avait pas été mue par ce désir de profit personnel et ce sentiment de chance à saisir qui guidaient la plupart des femmes immigrées. Elle évitait de préciser qu'elle avait émigré en Amérique pour suivre l'homme qui finirait par devenir mon père et qu'elle avait connu, dans une vie antérieure, en tant que meilleur ami de son premier et unique mari. Elle évitait d'expliquer comment elle avait quitté son mari – dont elle avait eu deux filles – quand, après l'Angleterre et la Deuxième Guerre mondiale, il était rentré à la Barbade, accro à la morphine. Elle était mutique sur le fait que, ayant déjà été mariée, elle refusait de se remarier. Elle évitait d'expliquer que mon père, qui avait été élevé dans une aisance relative à la Barbade et qu'elle connaissait depuis l'enfance, était resté un

enfant et avait émigré en Amérique avec sa mère et ses deux sœurs – des femmes dont il n'a jamais quitté le foyer. Elle ne mentionnait jamais avoir été séduite par la beauté et la richesse de mon père en partie parce que c'étaient deux choses qu'elle ne connaîtrait jamais. Elle ne racontait jamais qu'elle rendait visite à mon père dans sa chambre, la nuit, avant de redescendre l'escalier à pas de loup, subrepticement, pour rentrer dans son propre foyer et retrouver ses six enfants, dont quatre étaient le fruit de son union avec mon père, qui demeurait un enfant. Elle n'expliquait jamais que mon père ne venait jamais la voir ; c'est elle qui allait le voir. Elle évitait d'expliquer que mon père, comme la plupart des enfants, et la plupart des hommes, avait du ressentiment pour ses enfants – quatre filles, deux garçons – car ils ne grandissaient pas assez vite de façon à pouvoir quitter la maison et emporter avec eux les responsabilités paternelles. Elle évitait de relater la manière dont mon père – puisqu'il était un enfant – s'efforçait de prendre ses distances vis-à-vis de ses enfants et du ressentiment qu'ils lui inspiraient, par son humour sarcastique, les raillant jusqu'à la cruauté ; elle évitait aussi de relater la manière dont ses enfants, pour se protéger des postillons de son humour sarcastique, s'absentaient en sa présence et, en fin de compte, en la présence de toute forme de divertissement dont le but exprès est de provoquer le rire. Elle évitait d'expliquer qu'en réaction à ce ressentiment, mon père vantait aussi sa beauté et sa fortune à ses enfants, comme des qualités qu'ils ne

connaîtraient jamais. Elle restait mutique quant au lien mystérieux existant avec mon père, un lien si profond et volatile que leurs enfants se sentiraient éternellement rabaissés par leur amour et éternellement obligés à perturber, désapprouver, éviter ou essayer de prendre part à tout amour au sein de n'importe quel couple (en particulier homme et femme) puisqu'une partie de notre héritage avait été de demeurer des enfants, un peu comme notre père. Elle évitait de mentionner que mon père avait d'autres femmes, d'autres familles, dans des villes telles que Miami et Boston, villes où mon père errait comme un enfant perdu. Elle restait mutique sur le fait que la mère et les sœurs de mon père lui avaient parlé des autres femmes et enfants de mon père, sans doute était-ce une épreuve pour voir ce que ma mère pouvait supporter d'apprendre sur mon père, que sa mère et ses sœurs estimaient être les seules à pouvoir comprendre et aimer, ce qui est une autre des raisons pour lesquelles mon père demeurait un enfant. Ma mère évitait de mentionner que sa mère, à la Barbade, avait eu un enfant avec un homme autre que le père de ma mère, et que cet homme était beau et relativement riche. Elle évitait d'expliquer que sa mère avait songé que son association avec ce bel homme relativement riche la rendrait belle et riche, elle aussi. Elle évitait d'expliquer que, comme cela n'était pas arrivé à sa mère, celle-ci, pour cette raison et d'autres encore, avait vécu le reste de sa très longue vie dans l'amertume. Elle évitait de contredire sa mère

lorsqu'elle disait des choses comme : « Ne joue pas au soleil. Tu es bien assez noire », ce que ma grand-mère m'a dit à moi aussi, un jour. Elle évitait d'expliquer qu'elle avait souhaité être différente de sa mère. Elle évitait d'expliquer qu'elle s'était créé une position de pouvoir en ce monde commun en devenant la mère d'enfants, et d'hommes enfantins, tout en s'efforçant de se distinguer de ses parents et de ses frères et sœurs en étant « gentille », une attitude qu'ils n'ont jamais pu comprendre, puisqu'ils ne l'étaient pas. Elle évitait de raconter ses souvenirs de la cruauté de sa famille, un exemple de cette cruauté étant : la famille de ma mère installée dans un bus affrété alors que, dehors, il pleut sur une aire de pique-nique ; ma mère, seule, sous la pluie, rangeant le pique-nique familial et la tante de ma mère disant, dans son fort accent de la Barbade : « Marie est une enfant de Dieu » ; le bus secoué d'un rire sarcastique tandis que mon cœur se brise, en silence. Elle évitait de mentionner qu'elle voyait et comprenait où ma fascination pour certains aspects de son récit – son émigration, son amour, sa gentillesse – m'emmènerait, jeune garçon de sept ans, ou huit, ou dix : jusque dans ce petit coin noir derrière son placard, où j'enfilais ses bas, une jambe après l'autre, le cœur battant la chamade, puis, sur le nylon, mon jean et mes baskets, de façon à avoir ma mère – que j'aimais et convoitais tant – près de moi, toujours.

Aujourd'hui, la Négresse a pris de nombreuses significations. Elle est perçue moins comme un esprit que comme un être émotif. Dans l'imagination populaire, elle vit un ou plusieurs récits bourrés de clichés. Un des récits : elle est en général de couleur, de sexe féminin et mère célibataire, réduite par les circonstances à une implacable dépression et à « l'aide » sociale, elle travaille au noir et enchaîne les petits boulots mal payés pour tenter de subvenir aux besoins de ses enfants – enfants qu'elle n'aurait pas dû avoir selon le consensus des contribuables et des honnêtes gens. Comme ma mère. Un autre récit : elle peut être définie comme une grande romantique, mariée au désespoir, puisqu'elle a peu de temps ou de goût pour dissimuler sa position au sein du système de protection sociale américain, qui la considère comme une statistique, partie intégrante de la majorité silencieuse et rapace du monde. Comme ma mère. Un autre récit : elle donne naissance à des enfants qui, à l'âge adulte, sont sans foi ni loi ; elle aime des hommes qui la quittent pour d'autres femmes ; elle est sujette à la dépression et à la maladie. Sa dépression est si abrutissante qu'elle laisse rarement des nouvelles du monde extérieur (télévisuelles, radiophoniques, écrites) pénétrer dans la sphère de sa conscience, puisque la majeure partie de son temps est consacrée à se protéger et à protéger ses enfants contre les nouvelles de catastrophes émotionnelles qu'elle voit jour après jour sur les visages adultes entourant les visages de ses enfants, lesquels,

à leur tour, s'en remettent à elle pour y comprendre quelque chose. Comme ma mère.

Ce que la Négresse a toujours été : le symbole d'une tendance de l'Amérique au dévouement puritain, désormais oubliée. La Négresse est une source constante de « nouvelles » et d'« articles » intéressants dans les journaux et les magazines qu'elle ne lit pas car c'est une formidable héroïne du drame intérieur touchant la plupart des Américains quant à la question de l'abnégation. La Négresse a pour fonction de rappeler à notre nation sentimentale que ses concitoyens sont façonnés par un état de confusion tacite au sujet de la politique de bon voisinage et, en fin de compte, leur détestation de cette dernière. La plupart des Américains épousent les principes de la politique de bon voisinage via les dogmes du judaïsme et de la chrétienté fondés sur le langage. Ces lois provoquent une profonde confusion émotionnelle à propos du « bon » car la plupart des Américains se méfient du langage et consacrent beaucoup de temps et d'énergie au Divertissement et à la Relaxation pour mieux éviter son résultat net : la Réflexion. Quand la Négresse est représentée sous une forme quelconque dans les médias, c'est en général celle de la bonne voisine, arc-boutée sur sa défense de l'idée qu'être une bonne voisine change ce monde commun. Elle est aussi ceci : une bonne voisine dépourvue d'esprit critique envers la foi, même lorsque son intellect décortique le langage byzantin de la Bible, à la recherche d'une vérité différente de la sienne. Et c'est

là une des raisons pour lesquelles la Négresse est à la fois exécrée et adorée : sa capacité à mêler le langage à la foi sans devenir sarcastique. Prenez, par exemple, ce fait divers relaté dans le *New York Post* : « La femme originaire de Trinidad qui a perdu ses jambes lors du vol à l'arraché d'un sac à main dans le métro ne cherche pas à se venger – mais elle espère que son agresseur deviendra un "homme meilleur" en prison… Samela Thompson, cinquante-six ans, a fait une chute sur les rails au niveau de la station Van Wyck Boulevard à Jamaica, dans le Queens… Elle essayait de sauter sur le quai, depuis le train E, car elle pourchassait un sans domicile fixe ayant arraché le sac à main de sa sœur… Cette mère courage, maman de cinq enfants, a pour devise "Mieux vaut prendre la vie comme elle vient". Thompson a regretté que [son agresseur] ne connaisse pas Dieu. »

Aux yeux des femmes qui ne sont pas des Négresses – certaines sont blanches –, la Négresse, qu'elle se désigne sous ce nom ou pas, est un spectre de dignité – d'une abnégation outrée. Mais la Négresse finit par perturber son admiratrice à la peau blanche, puisque cette dernière se sent obligée de comparer ses privilèges à ceux que la Négresse n'a pas – des privilèges notables – et s'en voit elle-même dépourvue. Cette inversion ou cette rivalité entre femmes vis-à-vis de leur position d'« opprimées » dit quelque chose de la rareté des amitiés entre femmes, et plus encore des amitiés entre les femmes qui ne sont pas de couleur et les Négresses qui le sont tout particulièrement.

Pendant des années, avant et après sa mort, je me suis moi-même qualifié de Négresse ; c'était ce que j'étais conditionné à être. Et pourtant je suis loin de pouvoir définir ce que c'est. En fait, j'évite de m'y atteler, étant donné le rapport complexe de ma mère à sa Négressitude et à la mienne. J'ai exprimé ma Négressitude en vivant pleinement ma vie, attendue, de tata – ainsi que les habitants de la Barbade appellent les pédés. Et c'est une forme de parenté puisque ma qualité de tata se fonde sur une soif d'amour romantique pour des hommes au caractère plutôt semblable à celui de ceux que ma mère connaissait – ça et une indécrottable « gentillesse » publique. Je me suis socialisé comme tata avant de commettre mon premier acte en tant que telle. Je portais aussi les vêtements de ma mère et ceux de mes sœurs quand elles n'étaient pas à la maison ; ces vêtements me détournaient de la pression que j'éprouvais à être différent d'elles. Enfant, je ne pouvais supporter cette différence, je m'enfouissais sous leurs vêtements, leurs secrets, leurs désirs pour, à travers eux, me découvrir. Les femmes me « tuaient », pour reprendre le terme des humoristes quand ils décrivent le pouvoir qu'ils exercent sur un public. J'avais envie qu'elles me tuent encore davantage en exploitant pleinement l'attention que je leur accordais. Mais elles ne le pouvaient pas, étant des femmes.

Je n'ai jamais su qu'être une tata éprise de Négressitude. Je ne sais pas ce que serait ma vie, ou si je serais tout court, si j'étais en quoi que ce soit différent.

Il serait scandaleux de dire que les réactions du public au fait que ma mère était une Négresse et à celui que j'en étais une moi aussi étaient semblables. Ma mère était une femme. Au fil des années passées à Brooklyn, elle a travaillé comme gouvernante pour un Écossais assez fortuné, puis pour une matrone juive, comme coiffeuse dans un salon, comme aide maternelle. Ma mère réagissait à ma condition de Négresse avec orgueil et colère : de l'orgueil face à mon identification à des femmes comme elle ; de la colère parce que j'osais m'identifier à elle. Je n'ai pu l'empêcher de réagir à cela autrement qu'elle l'a fait. Cet échec continue de me hanter. Je ne me suis pas catapulté au-delà de l'existence émotionnelle de ma mère.

Ma mère se qualifiait-elle de Négresse pour, paradoxalement, se réconcilier avec son histoire à l'aune de ce mot anglais, colonial, si haï, qui la figeait dans son rôle de servante aux yeux de la Grande-Bretagne et de Dieu ? Je ne crois pas, car elle ne s'intéressait pas particulièrement ni à la Grande-Bretagne ni à l'Histoire. Mais « Négresse » est l'un des rares mots qu'elle a emportés avec elle en émigrant de la Barbade à Manhattan. En tant que Négresse, son passeport vers le monde était restreint ; le monde avait ses limites. Peu

après son arrivée à New York à la fin des années 1940, ma mère a compris ce que serait sa vie quotidienne ; étant intelligente, bachelière, et pragmatique, elle a observé le monde dans lequel elle avait émigré, a attrapé sa casquette de servante et entrepris de l'amidonner servilement. Dans son nouveau pays, ma mère a remarqué que certains New-Yorkais nourrissaient le fantasme qu'en écrivant sur le « sous-prolétariat » ou bien la femme « opprimée, silencieuse », la stoïque « indomptable » (ou en en parlant), ils écrivaient sur le genre de Négresse qu'elle était, mais c'était faux. Ma mère portait un regard capricieux sur la plupart des choses, y compris la race. En tant qu'Antillaise vivant parmi d'autres Antillais, ma mère ne sentait aucune « différence » ; elle refusait que ses sentiments soient ghettoïsés ; dans sa communauté, elle était dans la majorité. Elle pouvait pertinemment faire un signe de tête vers l'histoire de l'« injustice », mais seulement si elle était d'humeur.

Selon moi, ma mère prenait un certain plaisir dans la brutalité avec laquelle le mot « Négresse » était perçu par les citoyens de sa patrie d'accueil. J'ai peut-être élargi le mot « Négresse » au-delà de l'usage qu'en faisait ma mère, mais je voyais et je continue de voir la manière dont il est utilisé pour limiter et bêtement définir le monde où vivent certaines femmes. D'après moi, ma mère prenait du plaisir à manipuler la culpabilité et la gêne que les Américains, blancs comme noirs, éprouvaient lorsqu'elle se qualifiait de Négresse, puisque leur

vision de la Négresse était en grande partie sentimentale, pleurnicharde, bourrelée de souffrance. Quand ma mère éclatait de rire au nez de l'image profondément théorique qu'ils se faisaient d'elle, une de ses dents de devant brillait dans un éclair doré.

Ma mère n'aimait pas le penchant américain pour la litote ; elle était déterminée à ce que le monde affronte la définition qu'il donnait d'elle. Cela libérait son esprit pour d'autres choses, comme sa maladie interminable, qui a été une forme de suicide prolongé. De ma mère, j'ai appris que l'unique façon dont la Négresse peut être maîtresse d'elle-même passe par son suicide prolongé ; souffrir une mort imminente tient les gens en respect. Je me suis senti si seul, le temps où je l'ai connue ; elle était si occupée à apprendre à se connaître par le truchement de la mort. Quand ma mère a contracté une maladie mystérieuse, j'avais huit ans ; quand elle est morte, j'en avais vingt-huit. À sa mort, je ne savais presque rien d'elle.

Ma mère s'est tuée systématiquement et pas d'un coup. Peut-être est-ce parce que, comme Négresse, elle avait appris l'endurance, une endurance qui consistait à sourire, mentir, maintenir l'espoir que tout finirait par changer, nonobstant les faits. Jusqu'à la fin, ma mère a évité les faits ; elle était polie. Elle ne mourrait pas. Elle est tombée malade, et l'est restée longtemps, ce qui est difficile à supporter ; la